



Nakoff s'était également jeté sur lui.. (page 733)

réduit au pain sec, cela jusqu'à [demain.

Il se pencha, pour s'assurer si les fragments de la cruche ne contenaient plus d'eau.

Tout à coup, un cri de joie lui échappa. Il saisit l'un des morceaux de la cruche cassée. C'était un morceau pointu.

— C'est cela... c'est cela, fit Nakoff avec un véritable rugissement de joie.

Il s'agenouilla contre le mur, et avec la pointe scérée de son

instrument improvisé, il se mit à enlever le mortier entre les pierres.

La besogne avançait lentement, car le mortier était durci par le temps.

Heureusement, le mur était construit en grandes pierres blanches si bien qu'une fois le mortier enlevé et une pierre descellée, l'ouverture ainsi pratiquée était grande.

Vers le soir, Nakoff acheva sa besogne, c'est à dire qu'il avait enlevé tout le mortier autour d'une des pierres et qu'il avait réussi à mouvoir cette dernière.

Il lui fallait encore la détacher entièrement, pour pouvoir l'enlever.

Il était très fatigué, non de ce travail relativement léger, mais d'être resté longuement agenouillé.

Nakoff se jeta sur sa couchette dure et s'endormit bientôt. Le lendemain, fort tôt, il se remit à sa besogne et il réussit enfin, en réunissant toutes ses forces, à enlever la pierre : à sa grande joie, il s'assura qu'il avait percé la muraille de part en part. Il vit filtrer de la lumière par l'ouverture qu'il avait pratiquée : le mur n'avait qu'une pierre d'épaisseur. Il lui était possible de passer la main par l'ouverture. Mais il se garda de le faire.

Où donnait l'ouverture ? Dans une cellule, dans un couloir, hors du bâtiment ?

Il se coucha à plat ventre devant l'ouverture, et mit son visage droit devant. Il ne put rien distinguer. Il renifla. L'air qu'il aspirait avait une odeur de renfermé. L'ouverture ne donnait donc pas au dehors. Avec une ardeur redoublée, il se mit à desceller une autre pierre.

Tout à coup, il entendit les pas du gardien. Il s'assit devant la pierre, qu'il avait vivement placée dans la muraille, et jeta les débris de la cruche devant la porte de la cellule. Le géolier voulut ouvrir la porte, mais les morceaux de la cruche, étendus devant l'entrée, s'engagèrent sous la porte et l'empêchèrent de s'ouvrir. Nakoff ne bougea pas. Le gardien fit des efforts inutiles pour ouvrir la porte.

— Ne voulez-vous pas me laissez entrer ? cria-t-il finalement. Je m'en irai et vous n'ourez pas votre ration.

— Ce n'est pas de ma faute, répondit Nakoff. Pourquoi avoir cassé ma cruche hier ? Je meurs de soif. Les fragments de la cruche se trouvent devant la porte.

— Ecartez-les.

— A présent que je sais que vous avez une langue, répondit Nakoff, je le ferai.

Il se leva, et, d'un coup de pied, écarta les éclats de faïence. D'une poussée violente, le gardien ouvrit la porte. Il mit vivement

cruche et pain sur le sol, sortit d'un bond et referma la cellule.

— Et le voilà parti, se dit Nakoff. Tant mieux. Si cet individu continue d'en agir de la sorte durant huit jours, il y aura assez de pierres d'enlevées pour que je... mais qu'est-ce là ?

Il avait enlevé la pierre et il lui semblait entendre par l'ouverture un bruit de voix.

Il se jeta à plat ventre sur le sol, et tendit l'oreille. En effet l'on parlait dans la cellule voisine ou dans le couloir adjacent. Nakoff ne parvint pas à distinguer ce qui se disait, car l'ouverture était pratiquée trop bas.

Quelques moments après, il entendit une porte se refermer. C'était donc un appartement. Sans nul doute, une cellule pareille à celle où il était enfermé. Quelqu'un y était enfermé.

Qui ?

Un ami?... Un inconnu?... Un homme qui voudrait fuir avec lui ou qui le trahirait ?

En tous cas, l'on ne traitait pas ce prisonnier avec autant de rigueur que Nakoff, puisqu'on lui dressait la parole et qu'on ne lui jetait pas ses aliments à la tête, par une entrebaillement de la porte. Cela justement inspirait quelque défiance à Nakoff vis-à-vis de son... collègue, chez qui il aboutirait un jour ou l'autre.

— Pour le moment, je ne donnerai pas signe de vie, se dit-il. Lorsque j'en serai arrivé à le voir, je saurai bien vite si je trouverai un appui en lui. En ce cas, nous aurons vite fait de sortir d'ici. Sinon, j'en suis pour ma peine et je dois attendre les événements.

Il poursuivait son travail. Nul ne vint le troubler et avant la fin de la semaine, il pouvait déjà enlever une demi-douzaine de pierres.

Le huitième jour, il se passa quelque chose qui allait avoir une grande influence sur la portée de son travail. Il ne sut pas lui-même comment, mais il envoya rouler une pierre dans l'autre cellule. Il entendait aussitôt la voix du prisonnier qui disait avec étonnement :

— Hein ! que se passe-t-il ?

Nakoff entendait les pulsations de son cœur, telle était sa frayeur.

— C'est un Russe, se dit-il. J'ai encore entendu cette voix.

Qui serait-ce ?

Par l'ouverture, on lui demanda, d'une voix étouffée :

— Qui est là ?

— Un prisonnier, répondit Nakoff.

— Je m'en doutais... je ne m'attendais pas à ce que ce fut le gouverneur du fort, qui s'amuse à desceller des pierres.... Quel prisonnier ?

Je connais cette voix, se dit Nakoff.

Et, à mi-voix, la bouche dans l'ouverture, il dit :

— Qui êtes vous ?

— Vous n'avez pas confiance en moi ?... Vous avez tort... Si vous avez envie de vous évader, ce qui me semble être le cas, vous ne pouvez mieux tomber, pour avoir de l'aide. Je vous dirai donc que je m'appelle Milensky, que, il y a peu de jours encore, je gardais encore les prisonniers... Et maintenant je suis moi-même enfermé.

— Dieu du ciel, se dit Nakoff, c'est mon gardien, que j'ai corrompu avec la bouteille de vodka et qui a été enfermé parce qu'il m'a laissé fuir... Que faire ?.. Risquer le paquet ?... Oui...

Par l'ouverture, il poursuivit :

— Je suis Nakoff.

La réponse se fit attendre quelques secondes.

Enfin, il entendit :

— Nakoff, et vous voulez fuir encore ?

— Evidemment.

— Moi aussi.

— Travaillons ensemble.

— Soit.

— Y a-t-il moyen, par votre cellule ?

— Peut-être, si nous sommes à deux... Nous pouvons toujours essayer... Je dois tenter tout pour m'échapper... je n'ai d'ailleurs rien à perdre.

— Comment cela ?

— Je suis destiné à être pendu.

— Moi aussi, sans doute.

— Pouvez-vous entrer ici ?

— Pas encore ! Dans trois jours sans doute.

— En ce cas, je vais replacer soigneusement la pierre, et frotter les jointures de poussière, car on pourrait admirer votre ingéniosité d'ici.. Si vous êtes prêt à me rendre visite, avertissez-moi... Au revoir.

Et Nakoff vit qu'il remettait la pierre en place.

— S'il ne me trahit pas, se dit-il, il y a moyen d'échapper. En effet, je ne pouvais trouver de meilleur complice. Il connaît tous les détours de la prison. Et il ne me trahira pas, car il est promis à la potence, et il tâche de sauver sa vie. Cela va mieux que je n'osais espérer.

C'était là la grande force de Nakoff... Dès qu'il voyait la moindre lueur d'espoir, il se remettait à l'œuvre avec courage, et ne doutait plus un moment du succès de son entreprise.

Le lendemain, Nakoff se remit à l'ouvrage et siffla un air allègre tandis que son éclat rongea patiemment le mortier.

Il travailla encore cinq jours, sans répit, même durant une

partie de la nuit, et vers la fin du sixième jour, il envoya une pierre rouler dans l'autre cellule.

Il entendit aussitôt l'appel de son complice qui lui disait qu'il n'y avait rien à craindre, et il se mit à mettre les pierres en tas, dans l'ouverture si laborieusement pratiquée.

Avec beaucoup de peine, il parvint à se glisser au travers. Millensky lui avait pris les deux mains et le tira à lui.

— Nous y voilà, fit le nihiliste. Que faire à présent ?

— Nous jeter à deux sur mon honorable collègue, le ligotter, le baillonner. Lorsque nous aurons ses clefs, nous serons vite libres... Vous le savez, je connais le chemin. C'est le seul moyen de réussir.

— Soit, mais mes amis ?

— Vous voulez les emmener ?

— Naturellement.

L'ancien géolier regarda Nakoff avec de grands yeux. Le nihiliste s'était exprimé avec tant de calme et de décision que Milensky était frappé de stupeur.

— Vous voulez également emmener le prisonnier qui était au secrète et l'homme au masque ?

— Comme vous dites.

— Alors notre évasion finira sans doute par un nouvel échec.

— Le croyez-vous ?

— J'en suis convaincu.

— Moi pas... Je dois d'ailleurs ajouter qu'il y a encore cinq camarades à délivrer.

— Quelle sottise !

— Mais non.. Tous ceux qui ont été faits prisonniers avec moi doivent être délivrés, sinon je reste ici.

— Soit... nous le tenterons... Je n'ai rien à perdre, mais tout à gagner.

— Savez-vous où sont enfermés mes amis ?

— Non, mais je le saurai ce soir encore... et s'il se trouvaient dans une autre aile ?

— Nous irons les y chercher.

— Impossible.

— Mon dictionnaire ne renseigne pas ce mot.

— Nous n'aurions pas les clefs !... Mais ne parlons pas à l'avance de choses que nous ignorons encore.

— Vous avez raison.

Après de longs pourparlers concernant les mesures à prendre avant la fuite, Milensky invita son complice à réintégrer sa cellule car, sans doute, la ronde de nuit approchait.

Il n'avait pas dit cela trop tôt, car à peine Nakoff avait-il replacé la dernière pierre, que la porte de la cellule de Milensky s'ouvrit.

Un gardien entra, et plaça sur la table un excellent repas, composé de pain, de poisson, et de fruits.

— Et voici encore une demi-bouteille de vin vieux, dit-il, qui vous fera du bien.

— Sans doute, répondit Milenky, mais je n'en aurai que peu de profit, car je verrai bientôt transporter mon pauvre corps à la morgue.

— Si vous le verrez, ce sera avec votre âme, et en ce cas, votre corps ne vous appartient plus.

— Je n'ai pas beaucoup d'envie d'être suspendu à une potence durant une quinzaine de jours, et d'être dévoré par les corbeaux, jusqu'à ce qu'il ne me reste que les os.

— Bah, bah, vous y serez vite habitué... deux minutes suffisent.

— Merci de vos consolations... A votre santé.

Il s'était versé un verre de vin, qu'il vida d'un trait.

— Vraiment, si la chose a si mince importance, vous me feriez un véritable plaisir de prendre ma place... Entre collègues, il faut s'entre-aider.

— Assurément, je serais prêt à le faire, mais j'ai une maladie de cœur, et cela est très dangereux.

— En effet, après quelque temps, le cœur cesse de battre n'est-ce pas ?... A propos, les gens qui j'ai laissé échapper, vont-ils être pendus aussi ?

— Je ne le crois pas.

— Ils sont tout de mêmes en prison ?

— Belle demande... ils sont surveillés de près et j'ai l'honneur de garder la clef de leur prison.

— Et l'homme au masque ?

— Aussi... et le prisonnier au secret aussi.

— Ah... et les bannis.

— Ils sont réunis dans une chambre... une enquête va déterminer dans quels rapports ils étaient avec ce Nakoff et les deux prisonniers d'État.

— Ah... et vous avez également l'honneur de conserver leurs clefs ?

— Qui ?

Et, regardant fixement son prisonnier, le gardien poursuivit :

— Vous m'interrogez ?

— Nullement... D'ailleurs vous n'êtes pas obligé de répondre à mes questions.

— Auriez-vous idée de vous échapper ?

— S'il m'était possible de quitter le fort, je n'hésiterais pas un moment.

— Sans doute. Mais je n'aime pas le vodka, moi, et l'on me

tera pas tomber au piège dans lequel vous vous êtes laissé prendre.

— Ne dites jamais : bouteille je ne boirai pas de ton eau.

— Si, je puis parler ainsi.

— Un verre de vin ?

— Pas une goutte. Il m'est défendu de vous parler.

— Je m'aperçois que vous respectez scrupuleusement cette défense.

— Je vais le faire à présent. A demain.

— La bonne nuit...

Le gardien s'éloigna.

Quelques moments après, Nakoff se trouvait chez son voisin.

— J'ai tremblé comme la feuille, dit ce dernier. Il me semblait que cet imbécile regardait constamment la place où les pierres étaient enlevées. Ce n'est qu'imagination sans doute, mais j'avais peur. C'est pour cela que j'ai plaisanté à propos de ma pendaison.

— Et mes camarades ?

— Ils sont enfermés dans notre division. L'homme a toutes les clefs.

— Alors, ça ira ?

— Oui.

— Quand le ferons nous ?

— Demain soir, à la ronde de nuit. Il ne faut pas songer de tenter l'évasion dans la journée.

Le lendemain, à la tombée de la nuit, Nakoff vint encore dans la cellule de son voisin et se cacha dans le recoin le plus éloigné.

Le géolier entra et plaça le repas de son camarade sur la table.

— Vous n'êtes pas encore pendu, camarade ?

— Non, c'est vous qui serez pendu.

C'était là le signal convenu.

Milensky s'élança sur le géolier, et lui entourra le cou de ses deux bras. Nakoff s'était également jeté sur lui et lui fourrait un baillon dans la bouche. La couverture de Milensky, découpée en bandelettes, servit à lier bras et jambes du géolier. Tout cela s'était passé en quelques secondes. Nakoff saisit la lanterne du gardien. Milensky lui arracha la lanterne des mains.

— Non, pas de lanterne. Suivez-moi.

Il se précipita vers la porte, où se trouvaient les clefs du géolier.

— Vivement.

Une à une, il ouvrit toutes les portes. Dans chaque cellule, il disait à mi-voix : Venez... vous êtes libre.

Les prisonniers ne le se faisaient pas dire deux fois.

— Ad' dehors, maintenant.

— Pas oublié une cellule ? demanda Nakoff, en s'assurant que Pétroff, Limiet et tous ses camarades, s'y trouvaient.

L'on atteignit la cour. Milensky donna ses ordres.

— A la porte, dit-il, se trouvent deux soldats... Nous devons leur courir sus, tous à la fois... Tous les moyens sont bons pour les empêcher de nuire.

La petite troupe courut vers la porte et les soldats furent saisis et immobilisés, jetés sur le sol avant d'avoir pu se rendre compte de ce qui s'était passé.

Ils ne poussèrent pas un cri. Tous deux furent étranglés. Dans de pareilles circonstances, les hommes commettent de telles atrocités, surtout lorsqu'ils sont à plusieurs et que la responsabilité est partagée.

— Prenez leurs fusils, dit encore Nakoff. Tuez tous ceux qui s'approchent... La clef de la porte... Où est la clef ? La clef ou nous sommes perdus... La clef !

C'était un cri d'angoisse que jetait Milensky. La clef ? tous répétèrent cette question. La terreur les saisissait.

— Il n'y a pas de clef, dit tout à coup Nakoff, il n'y a qu'un verrou.

Il ouvrit la porte. Et toute la bande courut, traversa le pont, s'élança vers la forêt. Rien ne bougea dans le fort.

Ils étaient libres. Le resteraient-ils ?

— Si nous pouvons atteindre nos cosaques, dit Nakoff nul ne nous rattrapera.

— Conduisez moi aux huttes, fit Limiet.

— Suivez-moi, cria Milensky.

Et de nouveau la troupe s'élança, traversant la forêt, débouchant sur la place... Dans les épaisses ténèbres, on eut dit un troupeau de bêtes sauvages, pourchassées.

Libers !..

Une vieille connaissance.

Les nihilistes qui, déguisés en cosaques, avaient mené Nakoff et ses compagnons à Irkoutsk, et qui, depuis l'arrestation des fugitifs, n'avaient plus rien appris de ceux-ci, dormaient paisiblement dans les tentes, qui se trouvaient encore non loin de l'endroit indiqué.

Ils n'avaient plus reçu d'ordres, il est vrai, et ne savaient si Nakoff et ses amis étaient morts ou vifs, mais à St. Pétersbourg, au château de Knasj, ils avaient reçu l'ordre de délivrer Pétroff, et, tant qu'ils ne pouvaient rentrer avec lui, ils resteraient aux alentours d'Irkoutsk, à moins qu'ils ne reçussent l'ordre de rentrer en Russie.

Une discipline de fer régnait dans l'armée de Knasj.

Les hommes furent réveillés. Bientôt ils furent tous sur pied.

— Des chevaux, dit Nakoff, pour Pétroff et mes camarades. Il faut qu'ils partent les premiers, car ils sont menacés des plus grands dangers... Vivement !

Quelques moments après, les animaux étaient harnachés, et tous sautèrent en selle.

— Vous vous occuperez ensuite des autres prisonniers. Il vaut mieux que nous tâchions de gagner la frontière par petits groupes. Vous connaissez tous la route indiquée ? Nous partons... Dans une dizaine de minutes le deuxième groupe pourra partir... Combien de groupes y a-t-il... Encore un troisième. Il attendra aussi dix minutes avant de filer. Adieu, au revoir... A la grâce de Dieu.

Et, précédés de deux cosaques, nos amis s'élançèrent au grand galop, dans la nuit.

Tous les camarades de Steadily étaient réunis dans le premier groupe : Jeannot, le Rossai, Taupin, Limiet, Victoire, et derrière eux galopait Nakoff, Dolmatroff et Petroff.

Atteindraient-ils la frontière ?...

Et, s'ils y parvenaient, pourraient-ils traverser une grande partie de l'Asie, pour trouver une ville où ils pourraient s'embarquer enfin pour l'Europe ? L'affaire était audacieuse... Les deux hommes déguisés en cosaques, qui galopaient en tête, avaient séjourné longtemps dans la contrée et ils seraient d'un grand secours à nos fugitifs.

Néanmoins, ils avançaient au jugé, car il n'y avait pas de route frayée, et il n'y avait pas non plus de gens capables de donner des indications. L'on ne découvrait nul être humain dans ces contrées, même de jour... il ne fallait donc pas songer à rencontrer quelqu'un la nuit.

Au matin, les chevaux galopaient encore toujours dans la même direction, sans que l'on puisse s'assurer si c'était la bonne. Pour le moment, les évadés s'en préoccupaient peu. Ils savaient qu'ils s'éloignaient de plus en plus du fort et c'était le seul désir qui les tenaillait. Ils n'espéraient qu'une chose : ne pas retomber aux mains des Russes.

Au matin, alors qu'il commençait à faire clair, ils arrivèrent à proximité d'une espèce de village. C'étaient quelques huttes, rassemblées le long d'une grande chaussée qui semblait s'étendre à l'infini, toujours en ligne droite.

— Il s'agit d'être prudent ici, recommanda Nakoff. Où des hommes habitent, il peut se trouver des traîtres. En aucun cas nous ne pouvons, de grand matin, arriver dans ce village, avec des chevaux à moitié fourbus. Nous exciterions trop de curiosité et devrions fournir trop d'explications.

— Le mieux que nous puissions faire, dit Lamiet, c'est de prendre à gauche, pour ne pas être forcés d'aller jusqu'aux maisons.

— A gauche ?... Est-ce là notre route ?

— Je dis à gauche comme j'aurais pu dire à droite.

— J'ai consulté un de nos cosaques... Il veut aller s'informer au village, car il ignore si nous suivons la bonne direction.

— Soit, au village.

— Non, nous devons nous en tenir éloignés, pour laisser souffler nos chevaux. Dès qu'il fera jour, nous irons au pas, comme si le temps ne nous faisait nullement défaut, jusqu'à ces maisons, et nous mettrons pied à terre. Je ferai bien en sorte d'obtenir des renseignements au sujet de la route que nous devons prendre, après nous être fait servir à boire et à manger.

Toute une heure, la petite troupe resta aux abords du village, et lorsque nos amis virent que de l'animation se manifestait dans l'unique rue, ils se mirent en selle. A peine s'étaient-ils approchés des habitations, qu'une malédiction échappa aux lèvres de Nakoff.

— Qu'y a-t-il ? demanda Limiet, qui chevauchait à ses côtés.

— Ce qu'il y a ?... C'est que sans doute nous sommes tombés dans la gueule du loup... Voilà des chevaux de cosaques, voyez, et cet homme qui les soigne m'a l'air d'être un de ces coquins... Encore un, là-bas...

— Retournons ?

— Non, que diable... Tout serait perdu... Ils nous ont vus... En tous cas, ce ne peuvent être des soldats venant du fort, et lancés à notre poursuite... S'ils ne savent encore rien de notre évasion, ce qui est fort probable, il y a encore moyen de leur échapper... Heureusement que je suis muni de papiers...

Il tâta dans sa poche intérieure et en retira un portefeuille bien garni.

— C'est ceci qui doit nous sauver, dit-il, sinon, nous retompons sous la coupe des misérables tyrans... Et, cette fois, la potence nous attend, le fait est certain.

Ils avaient atteint le village. Il se composait d'une trentaine de maisons. D'un côté de la chaussée, il y en avait une vingtaine, de l'autre une dizaine. Ce n'était pas, à vrai dire, un village, mais plutôt une halte, où des courriers et de rares voyageurs venaient relayer. C'étaient de misérables masures, ne méritant pas le nom de maisons. Une grande maison, bâtie avec beaucoup de soin, et qui dépassait toutes les huttes de beaucoup, semblait un palais, par comparaison.

C'était le relai. Une femme se trouvait sur le pas de la porte et regardait les voyageurs qui s'approchaient avec stupéfaction. Nakoff lui adressa la parole. La femme sembla ne pas le comprendre. Elle parla à son tour quelques paroles que Nakoff ne comprit point. Un des cosaques sauta de cheval.

— Que faut-il lui demander ?... Elle ne comprend pas notre langue... Je sais m'exprimer quelque peu dans ce dialecte.

— Demandez lui si nous pouvons déjeuner ici, et prendre un peu de repos.

La réponse fut affirmative. Tous mirent pied à terre.

Les cosaques allèrent mettre les chevaux à l'écurie et les voyageurs pénétrèrent dans la salle commune. Dans un coin de la pièce se trouvait une petite table, servie avec soin et derrière laquelle se trouvait un vieux fauteuil.

— Qui pourrait être le grand homme, songeait Nakoff, auquel cette table est destinée.

Ce doit être quelqu'un de rang élevé, pour être traité de la sorte, car la patronne n'a pas l'air fort prévenant, et elle n'est guère propre non plus. Et, après avoir jeté un regard par la fenêtre, il poursuivit :

— C'est plein de cosaques, ici... cela m'inquiète grandement. Il faut que j'en sache plus.

Tandis que les autres prenaient leur déjeuner, Nakoff sortit et fit signe à l'un de ses camarades, qui, vêtu à la cosaque, s'était immédiatement mêlé aux autres soldats.

— Eh bien ?... quelles nouvelles ?... Ces gens parlent-ils notre langue ?... Y a-t-il du danger ?

— Ils ne nous comprennent point et il n'y a pas de danger immédiat.

— Danger immédiat ? que veux-tu dire ?

— Ils ne savent rien d'une évasion... Mais ils sont en route pour le fort et pourraient rencontrer les soldats envoyés sans doute à notre poursuite.

— Il faut donc que nous partions le plus tôt possible.

— C'est prudent.

— Que font-ils ici, ces cosaques ?

— Ils accompagnent le général.

— Ah, il y a un général ici, c'est à lui sans doute que la belle table était destinée... Et savez-vous ce que cet individu vient faire ici ?

— C'est l'inspecteur général de la contrée, et il fait sa tournée annuelle. Il ne s'est pas conduit de façon fort brave au cours de la guerre avec le Japon, paraît-il, et à son retour à Pétersbourg il est tombé en disgrâce... Mais il avait de puissants amis dans la capitale et, au lieu d'être envoyé dans une forteresse, on en a fait un inspecteur en chef... C'est un exil doré.

— Je saurai bien lui servir une histoire de ma façon.

— Inutile... vous ne le verrez même pas... comme d'habitude, il s'est enivré comme une bête et ne se lèvera pas avant midi.

— Tant mieux... Dès que vous aurez des renseignements suffisants au sujet de la route, prévenez moi... Que les chevaux soient sellés, et nous filons.

— Fort bien.

Nakoff revint dans l'auberge et fit part à ses camarades de ce qu'il avait appris.

— Au plus vite nous sommes partis, au mieux, conclut-il. Si, peu après notre départ, l'on s'est aperçu, au fort, de ce qui s'est passé, nous n'avons pas une trop grande avance sur les soldats qui ont sans nul doute été envoyés à nos trousses. Ce serait un hasard, s'ils se dirigeaient précisément par ici, car nous n'avons pas suivi de routes, et pour ainsi dire par laissé de traces. Mais malgré tout, la chose est possible, et nous devons donc agir comme s'il en était ainsi.

A ce moment, un officier des cosaques entra dans la pièce.

Il s'approcha de la table. Nakoff se leva.

— Qu'y a-t-il à votre service, monsieur le lieutenant ? demanda-t-il.

— Qui êtes-vous ?

— Nakoff, de Pétersbourg.

— Et les autres ?

— Mes serviteurs.

— Vos papiers ?

Nakoff prit son portefeuille, y prit quelques pièces qu'il tendit à l'officier.

Celui-ci les examina attentivement.

— Je reviens à l'instant, dit-il, en s'éloignant.

— Aurait-il remarqué quelque chose de particulier ? demanda Nakoff. Pourquoi emporter mes papiers ? Il sont si bien en règle ! Ces passeports sont de vrais passeports, car ils proviennent du ministère.

— Cela vous inquiète ? demanda Limiet.

— Tout peut faire échouer notre fuite, tout m'inquiète !

L'officier revint.

Il rendit ses papiers à Nakoff.

— En ordre, dit-il... L'inspecteur général les a signés... Il désire boire un verre avec vous et vous prie donc de l'attendre un moment, si vous désiriez partir aujourd'hui.

— Je vous remercie, dit Nakoff.

Lorsque l'officier eut quitté la chambre, le Russe dit d'un ton mécontent :

— Rien ne va !... Le général veut nous voir !... Si nous partons sans l'attendre, cela excitera sa méfiance. Il nous fera poursuivre et ramener... Cet individu est ici tout-puissant. Nous n'avons d'autre alternative que de boire une verre avec lui.

Ce n'est qu'une heure après que le général entra dans la chambre.

Nakoff alla à sa rencontre. Il s'inclina profondément devant l'officier supérieur. Celui-ci lui tendit la main :

— Monsieur Nakoff, de Saint-Pétersbourg, lui dit-il.

— En effet, général.

— Puis-je vous prier de partager mon déjeuner ? Ainsi que la jeune dame ?

Il plaça un monocle dans son oeil et regarda les fugitifs, qui n'avaient pas quitté leur place autour de la table. Nakoff alla vers Victoire.

— Venez, dit-il en anglais. Ne rien dire.

Il offrit le bras à Victoire. Le général, en s'inclinant, la pria de s'asseoir.

— La marquise ne parle pas le russe ?

— Non, répondit Nakoff, elle ne parle que l'anglais et le français.

— Je le regrette, car je ne sais pas ces langues.

Le général remplit un verre, qu'il vida d'un trait. A l'odeur, il était facile de reconnaître un liquide alcoolisé.

— Mon estomac délabré réclame cela tous les matins, dit le général, comme s'il eut voulu s'excuser.

— S'il commence de la sorte dès le matin, se dit Limiet, il n'est pas étonnant qu'il n'ait pas fait grand-chose durant la guerre. Avant midi, il doit être ivre-mort.

A peine le général était-il entré dans la chambre, que Taupin avait dit au Rossai :

— Je l'ai encore vu !

— Cette figure d'ivrogne m'est connue, à moi aussi, dit le Rossai. Où puis-je avoir rencontré ce sabreur ?

— C'est lui ! s'écria Taupin.

— Qui ?

— Mais le type qui nous a laissés en vie.

— Laisés en vie ?

— Lorsque nous avons été condamnés à mort.

— Tu as raison. Il nous a fait grâce de la potence. Je le reconnais tout à fait, à présent. Nous ne pouvons nous faire voir, sinon il pourrait nous reconnaître, lui aussi.

— Cela est nullement à craindre. Depuis que nous l'avons quitté, il a dû avaler plusieurs centaines de cruchons de péquet, et cela ramollit le cerveau.

— Pourtant, soyons prudents.

Et les deux jeunes gens, sans se faire remarquer, allèrent prendre place à l'autre côté de la table, si bien qu'ils tournaient le dos au général.

— La marquise se rend donc à Kobdo ? fit l'officier,

— Oui, dit Nakoff, et elle y restera.

— Elle compte s'y fixer ?

— Oui.

— Je n'y comprends goutte. Comment cela est-il possible ? Dites moi donc, je vous en prie, ce que madame la marquise a perdu dans cette contrée éloignée d'Asie ?

Et le général vida un deuxième verre de sa liqueur favorite, que son estomac délabré réclamait.

D'ailleurs, son déjeuner semblait ne comporter que cela, car il ne mangeait pas.

Il se bornait à boire une tasse de thé.

— Madame n'y a rien perdu, dit Nakoff, mais pourtant elle va y chercher quelque chose.

— Quoi donc ?

— Un mari !

Le général regarda son interlocuteur avec des yeux ébahis.

— Un mari, à Kobdo ? Je crois que vous me posez des énigmes.

— Mais non, je parle sérieusement.

— Ne pouvait-elle trouver autre part un Chinois à son goût ?

Et il se mit à rire bruyamment, parce qu'il trouvait sa remarque si spirituelle.

— Elle a trouvé le Chinois à son goût à Madrid.

— Et elle vient le chercher ici ?

— Je vais vous expliquer la chose, général. Le Chinois en question était secrétaire de l'ambassade de Chine à Madrid, et c'est là que la marquise a appris à le connaître. Elle en devint amoureuse.

— Devenir amoureuse d'un Chinois ? Je n'ai jamais entendu raconter que les saints, au ciel, devenaient amoureux des sorcières du monde souterrain. Je suis content, au demeurant, de ne pouvoir me faire comprendre de madame, car je ne pourrais pas la féliciter. Devenir amoureuse d'un diable jaune ! Et elle va l'épouser ? Mais, mais...

Et il vida un troisième verre.

— Le secrétaire est gouverneur de Kobdo, à présent, et madame la marquise s'y rend pour l'épouser.

— Elle a pourtant emmené un personnel européen. Je l'en félicite, elle a diablement raison.

Bientôt, l'officier eut peine à parler. Il lui devenait difficile de trouver les mots, pour continuer la conversation.

Il se trouvait sous l'influence de la boisson.

Il se leva en titubant.

— Voulez-vous voir manœuvrer mes cosaques, à présent ?

— Avec plaisir.

— J'en ai une cinquantaine, ici. Il faut être prudent, dans ces contrées. Des forçats évadés, et il en court plus que vous ne croyez, se sentent parfois la velléité de tuer quelqu'un, lorsque ce quelqu'un porte un uniforme d'officier.

— Sans doute.

Le général offrit le bras à Victoire. Celle-ci regarda Nakoff d'un air interrogateur. Le Russe fit un geste affirmatif. Il trouvait le plus prudent de se rendre le plus possible aux velléités du général.

Il se rendit au dehors, avec le couple si disparate, après avoir dit à ses camarades :

— Si vous voulez voir manœuvrer les cosaques de l'ivrogne, suivez-moi. Il n'y a rien à craindre.

Tous le suivirent, sauf Taupin, qui retint le Rossai.

— Reste ici, lui dit-il.

— Soit.

Et lorsque la salle commune fut vide :

— J'ai formé un plan, dit-il, pour attraper ce vieil ivrogne.

— Et il nous a sauvés de la potence !

— Sans doute. Je ne lui veux aucun mal. Je ne veux que lui jouer un tour de ma façon. Suivez moi dans la cour. Je ne crois pas que la patronne nous comprenne, mais prudence est mère de sûreté et il vaut mieux qu'elle ne nous voit pas.

Ils pénétrèrent dans l'écurie, où Taupin s'empara d'un bonnet de cosaque. Puis ils réintégrèrent la salle commune.

De là, ils se glissèrent vers l'escalier, sans être aperçus de la patronne, et parvinrent à l'étage. Il n'y avait personne à voir.

— Ce doit être la chambre du général.

— Comment le sais-tu ?

— Ne sens-tu pas l'odeur de genièvre, qui flotte ici ?

Le Rossai renifla.

— Non, répondit-il.

Taupin se mit à rire de bon cœur.

— Moi non plus, dit-il, mais il n'est pas difficile de voir que c'est la chambre du type, puisqu'il n'y a qu'une porte, et qu'il n'y a donc qu'une chambre à l'étage.

Le Rossai regarda autour de lui.

— Tu as raison, fit-il, je suis stupide.

— Non, tu es roux, répondit en riant Taupin, en entrant dans la chambre de l'officier.

— Fais le guet, dit-il au Rossai, il fait dangereux ici.

— Fort bien.

Taupin ne resta que quelques moments dans la chambre du Russe. Il regarda autour de lui et remarqua une petite boîte ornée de quelques ornements en cuivre et de deux serrures, qui se trouvaient sous la lavabo.

Il regarde attentivement le coffret.

— Cela doit venir du Japon, se dit-il. C'est sans doute un objet que le général ou un de ses hommes a reçu en cadeau, durant la guerre, tandis que le propriétaire dormait.

— Vivement, dit le Rossai, en poussant la tête par la porte, j'entends du bruit en bas.

— Le bonnet ?

— Voici.

Et il jeta le bonnet à Taupin.

Ce dernier saisit le coffret, l'enveloppa d'une lingette de propreté fort douteuse qu'il avait trouvé sur la rampe de l'escalier et jeta

LE TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège
GRAND ROMAN INEDIT



Le Rossai

Jeannet

Librairie L. OPDEBEEK rue S^t Willebrord 47 ANVERS

AUCTOR

LE
TOUR DU MONDE

de deux enfants de Liège



LIBRAIRIE L. OPDEBEEK

57, RUE ST-WILLEBRORD

ANVERS.

1911.

TABLE DE MATIERES.

	Page
La Fuite	4
Un enfant volé.	8
En route !	13
Une nouvelle existence	21
L'émule de Sherlock Holmes	28
John M. Steadily et son domestique	33
Nouveau retard.	40
Le hasard et Monsieur Limiet	46
Le yacht « The Sea Mew »	73
Le crime du Capitaine Onion	85
La tempête	101
Où Monsieur Limiet reparait	112
Une aventure de Taupin.	124
Une découverte du Rossai	142
Dix mètres de laiton	150
Le nouveau sultan des Ouyambas	168
C'était écrit...	185
Une constitution, un aéroplane et une émeute	202
Le bot de Mister John Steadily.	217
Un étrange Anglais	225
L'Avenir du Rossai.	240
Au camp boer	240
Où Jeannot devient un héros	264
Où était resté Monsieur Limiet	273
Vers le pôle Sud !	286
Le pôle Sud	310
Le Roi du pôle Sud	323
L'histoire du docteur Emile Dorango	331
Où l'on parle de Jeannot et d'un serpent, de Potard et d'un pachy- derme préhistorique	344
Vers l'Océan !	354
Comment Taupin ressuscita et ce qu'il apprit	371
Paul Potard et le trésor	400
Vers Auckland !	416

Comment le Rossai prouve que Taupin n'a point rêvé	431
Ce qui se passa à Bangkok	446
Chasse aux tigres et chasse aux millions	458
Où le Rossai s'égare	475
Chez les étranglens	490
Le gamin des rues et la bouquetière	507
Kaerloff, le nihiliste	534
Un nouveau Robinson Crusoë	560
Où nous retrouvons les survivants du Victoria	586
Aux mains des Russes	608
A Londres	624
Une femme de cœur	630
Les hannis	656
Le plan échoué	702
Libres !	727
Une vieille connaissance	737
A Kobdo	748
Une aventure à Kasgar	752
Les aventures de Paul Potard	758
La dernière aventure de Taupin, du Rossai et de Limiet	766
A Liège	792
Tout est bien qui finit bien	798
